

**JAZZ & BLUES**

Le Stephen Barry Band célèbre ses 35 ans de carrière à L'Astral
Page E 4

**CINÉMA**

Michael Caine triomphe encore une fois dans *Harry Brown*
Page E 8

CULTURE

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

CRÉER

DÉNONCER

PROVOQUER

REVENDIQUER

BOULEVERSER

RÉACTUALISER...



TRAGÉDIES TROP ORDINAIRES

YAN VERSWEVELD

Tragédies romaines, de Ivo van Hove

La quatrième édition du nouveau FTA met clairement en relief une série de défis essentiels pour notre époque troublée

MICHEL BÉLAIR

Marie-Hélène Falcon n'hésite pas une seconde: pour la directrice du FTA, le versant théâtre de cette édition de son festival est truffé de «moments percutants, essentiels pour notre époque». A commencer par ces *Tragédies romaines* que le metteur en scène Ivo van Hove a adaptées de Shakespeare (il s'agit en fait de *Coriolan*, *Jules César* et *Antoine et Cléopâtre*): elle parle d'un vibrant discours sur la démocratie et sur la volonté de pouvoir, «fait pour le public d'au-

jourd'hui habitué à la guerre en direct au journal télévisé». Par sa forme audacieuse — le spectateur est invité à monter sur scène et à se rapprocher de l'action tout en buvant une bière autant qu'à sortir pour prendre l'air — Ivo van Hove réactualise l'action en permanence avec des caméras vidéo transmettant leurs images sur une multitude d'écrans. On pourra se faire une idée encore plus précise de sa démarche en lisant, mardi prochain, à deux jours de l'ouverture du festival, l'entrevue que nous a accordée le metteur en scène belge installé à Amsterdam.

Mais il n'y a pas que Shakes-

peare, il y a Wajdi Mouawad qui arrive en force lui aussi avec quatre productions démesurées: sa trilogie du *Sang des promesses* — *Littoral*, *Incendies*, *Fo-rêts*, présentées en un bloc de 12 heures au théâtre Maisonneuve, comme à Avignon l'été dernier au Palais des papes — et *Ciels*, qui vient mettre un point final (plutôt difficile à avaler) à tout cela. Ceux qui n'ont pas pu voir encore cet incontournable monument du théâtre d'ici et de partout — il reste toujours quelques billets au moment d'écrire ces lignes — auront l'occasion de se reprendre, puisque l'ensemble

prend aussi l'affiche, un peu plus tôt, au Carrefour international de Québec.

La patronne du FTA, qui va d'une générale à l'autre ces jours-ci, est enthousiaste comme elle l'est toujours en soulignant le nombre élevé de créations («Huit, si on compte les co-productions!») inscrites à la programmation du festival. Elle est intarissable au sujet de *Cendres*, par exemple, que Jérémie Niel a adaptée et mise en scène à partir du roman *Terres et cendres*, d'Atiq Rahimi. Tout autant à propos de cette nouvelle version chorale à cinq voix de *Dragonfly of Chicoutimi*, de Larry Trem-

blay, orchestrée par Claude Poissant, et de *Domaine public*, du Catalan Roger Bernat. Elle dit de *L'Effet de Serge*, du Français Philippe Quesne, que c'est un des spectacles les plus brillants qu'elle a vus. De Tony Nardi, qui poursuit ses lettres à l'establishment culturel en s'adressant cette fois aux pouvoirs publics, que c'est son spectacle le plus percutant. Sans oublier les Mexicains de la compagnie Lagartijas tiradas al sol, qui proposent «un spectacle revendicateur en complète rupture avec les générations précédentes». «Comme Wajdi Mouawad. Comme ce

spectacle spécial pour Haïti aussi auquel se sont associés Brigitte Haentjens, Denis Marleau et Martin Faucher à partir d'un texte adapté par José Pliya...»

Bref, une édition du FTA sous une même bannière, exigeante, et qu'on peut décrire par une série de défis essentiels: créer, dénoncer, provoquer, revendiquer, bouleverser, réactualiser...

Le Devoir

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

En divers lieux du centre-ville de Montréal, du 27 mai au 12 juin

Testament et danses autour d'un piano

FRÉDÉRIQUE DOYON

Aux épopées théâtrales d'Ivo van Hove et de Wajdi Mouawad répond celle du chorégraphe américain Merce Cunningham. Fin de l'épopée de toute une vie de création, *Nearly 90* est la dernière œuvre du père de la danse contemporaine, décédé l'été dernier. La pièce créée en avril 2009, puis remaniée pour la tournée d'adieu de la Merce Cunningham Dance Company, dont Montréal est le seul point de chute, ouvrira ce quatrième FTA. Comme quoi la fin, c'est aussi le début...

La danse se fait aussi vendi-

catrice avec *More More More...* *Future*, du Congolais Faustin Linyekula, concert chorégraphique à l'énergie punk, fondé sur les poèmes d'un prisonnier politique de Kinshasa. *Poussières de sang* complète ce bref regard africain, dénonciateur de toutes les violences, et marque le retour de la compagnie burkinabée Salia ni Seydou. Du Québec, on peut joindre à cette veine, plus politique *Golpe* («coup d'Etat», en espagnol), de Tammy Forsythe.

Dans l'ensemble, toutefois, le volet danse du FTA (même si celui-ci invite à ne plus diviser les genres) manque un peu d'«oumf» cette année. Les

grands rendez-vous le sont souvent en référence à un passé: Cunningham avec son testament, O'Vertigo qui continue de se rapprocher du corps et de l'humain en magnifiant, dans *Onde de choc*, les pulsations — du cœur et de la vie — qui nous animent, et le retour de Saburo Teshigawara...

Les dix ans d'absence qui nous séparent de la dernière apparition de ce grand maître japonais sur nos scènes nourrit l'excitation de le voir incarner *Miroku*, du nom du futur bouddha... Même Louise Lecavalier en profite pour incarner *A Few Minutes*

VOIR PAGE E 2: DANSES



Nearly 90, du chorégraphe américain Merce Cunningham.

ANNA FINKE

CULTURE

DANSES

SUITE DE LA PAGE E 1

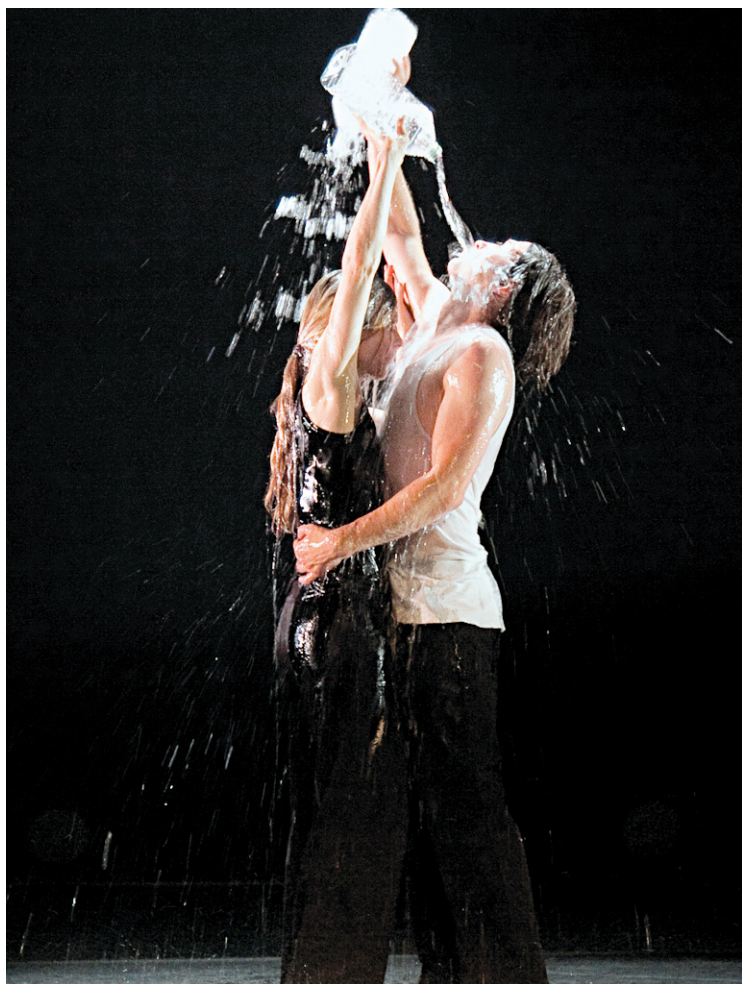
of Lock, clin d'œil à sa longue et fructueuse collaboration avec La La La Human Steps.

Autour d'un piano

Restent quelques rencontres inédites qui, curieusement, tournent souvent autour d'un piano. *Chutes incandescentes* met en scène la jeune interprète Clara Furey aux talents multiples — dont celui de pianiste — dans une chorégraphie de Benoît Lachambre, singulière alliance.

Inconnue de ce côté-ci de l'Atlantique, la chorégraphe portugaise Tânia Carvalho tire les fils de la danse depuis son piano dans *From me I can't escape, have patience!*, étude sur l'interdépendance de la musique et de la danse. Elle subit en retour l'influence des danseurs tantôt soumis, tantôt rebelles à son diktat musical.

Un piano trône aussi dans *Portrait*, qui marque la venue à Montréal d'une des figures les plus anticonformistes de la scène canadienne, D. A. Hoskins, du Dietrich Group. Le duo mêle le texte, les projections visuelles et vocalisations pour aborder l'émergence du geste créateur et la mul-



MASSIMO CHIARRADIA

Louise Lecavalier et Patrick Lamothe dans *Children*

tiplicité des sources d'inspiration — en français et en anglais? La surprise chorégraphique viendra-t-elle du Cana-

Le Devoir

THÉÂTRE

Le monde fou, fou, fou de Filip Forgeau

MARIE LABRECQUE

Un atoll dans la tête, le spectacle français qu'accueille l'Espace libre, est né d'une expérience singulière: une résidence d'écriture dans un hôpital psychiatrique. Pendant un mois, Filip Forgeau a ainsi logé au «Pavillon des ambulanciers» d'un établissement de Limoges. L'auteur, metteur en scène, cinéaste, comédien et directeur du théâtre La Fabrique de Guéret est aussi l'idéateur de ce projet, intitulé *Un mot pour un autre*, mettant en contact écrivains et milieu hospitalier. La Québécoise Lise Vaillancourt fait d'ailleurs partie des créateurs qui ont bénéficié de l'expérience, soutenue par un programme éditorial de «Culture à l'hôpital».

Cette démarche est d'abord, insiste Filip Forgeau, une aventure artistique. «Le lieu de la résidence devient forcément l'un des acteurs de l'écriture: on n'écrit pas pareil, selon où l'on se trouve. Mais l'idée première,



SOURCE COMPAGNIE DU DÉSORDRE

Filip Forgeau

c'était de permettre à des auteurs d'approfondir leur recherche. Ce n'était pas un travail "social", pour prendre la parole des patients. Même si, évidemment, il y a eu des rencontres fortes avec des malades et du personnel soignant. On a essayé de développer les rencontres de plusieurs manières différentes.»

N'empêche que son séjour l'a plongé dans un univers «à part, comme tout monde fermé», qu'il lui a fallu apprivoiser. «Les règles n'y sont pas les mêmes, parce que la réalité est différente. Et la première chose qu'on y apprend, c'est que, finalement, les humains qui sont là sont très proches de nous. Il y a évidemment des cas à part, des pathologies plus graves. Mais il y a des gens qui sont là uniquement parce qu'il leur est arrivé un accident de la vie, qui aurait pu arriver à n'importe qui. Donc, ça apporte cette conscience que les choses peuvent dériver très facilement et qu'on peut se retrouver de l'autre côté de la barrière. J'ai travaillé presque dix ans en prison et j'ai eu ce sentiment-là aussi. Finalement, la plupart des gens que j'ai croisés dans ces milieux-là, j'aurais pu être à leur place. Du coup, ça évite de juger les autres.»

La vraie vérité

Pour *Un atoll dans la tête*, Filip Forgeau s'est justement mis à la place d'un patient. Le texte plonge dans la tête d'un homme, Zippo, dont les repères sont complètement abolis. «J'avais envie de travailler sur cette frontière: comment une réalité, en fonction d'un point de vue différent, n'est plus la même. Une situation n'est pas la même selon qui la vit, l'ambulancière, le médecin chef ou celui qui est stigmatisé comme "fou"; et, à un moment donné, on ne sait plus qui voit la vraie réalité, qui a raison.» L'auteur a pu y approfondir cette notion de subjectivité du regard, qui le passionne.

«Les médecins pensent que Zippo a une maladie mentale, une tumeur. Lui croit plutôt qu'il a un atoll dans la tête. C'est très métaphorique: ça signifie qu'il a le pouvoir de rêver, cette liberté, même s'il est enfermé dans son corps, et prisonnier entre quatre murs. Ce qui nous reste pour rêver, c'est l'esprit. Et heureusement qu'on

a tous un petit atoll dans la tête, pour pouvoir parfois s'évader du monde, inventer et se sentir libre. Sinon, la prison se referme, que ce soit les murs d'une chambre d'hôpital ou même, parfois, les codes de notre société, qui de plus en plus se resserrent.»

Le texte trace d'ailleurs un parallèle entre la poésie et la folie. «Là où je trouve que les deux peuvent se rejoindre, c'est qu'il n'y a aucune limite dans la poésie. Le pouvoir des mots est immense et il permet de voyager à travers tous les murs. Il y a une liberté totale dans les mots. Et, pour être artiste, je pense qu'il faut quand même être grandement schizophrène, dans le bon sens du terme (rires)! Je crois qu'il faut assumer totalement cette espèce de folie pour être bien équilibré dans ce travail.»

Mots en folie

Filip Forgeau joue beaucoup avec les mots, ses sonorités et ses sens. «Je trouve la langue française hyper-riche. C'est comme si la langue était un meuble avec plein de tiroirs: je ne sais jamais ce qu'il va y avoir dans celui que j'ouvre, et, à l'intérieur, il y a encore d'autres tiroirs... Je me perds souvent dans ce labyrinthe quand j'écris. Ça me passionne que les mots prennent le dessus, que j'en perde la maîtrise. C'est jouissif.»

Ce ludisme se reflète dans le texte, loin de la noirceur qu'on pourrait craindre. Miroir d'un lieu où peuvent cohabiter un sentiment de profonde détresse et des «petites choses beaucoup plus légères, poétiques, drôles, même», le spectacle charrie de l'émotion, certes, mais aussi de la dérision, un plaisir du jeu. «Il y a une telle fantaisie que forcément ça devient drôle. Et le rire devient presque salvateur.»

L'adaptation scénique apporte d'autres dimensions — notamment grâce à un univers sonore très important — à ce qui fut d'abord écrit sous forme de récit intérieur à une voix. Partageant la scène avec trois acteurs, l'auteur incarne le protagoniste. Un besoin qui s'est imposé à la reprise du spectacle. «Cette résidence a été très marquante pour moi. Je n'en suis pas ressorti indemne. J'ai mis tellement de ce que ces rencontres ont provoqué en moi dans le texte... Il me semblait que cette histoire, c'était essentiel que je la dise aussi.»

Et, chez le public profane, qui en sort généralement touché, la pièce permettrait de démystifier un univers méconnu, qu'entourent plusieurs tabous. «C'est un monde qui fait un peu peur, et je crois que le spectacle le réhumanise.» Forgeau rigole: «Après avoir vu le spectacle, plusieurs me disent: «C'est drôle, on a l'impression que c'est le monde extérieur, le nôtre, qui est fou...»»

Collaboratrice du Devoir

UN ATOLL DANS LA TÊTE

Texte et mise en scène de Filip Forgeau. Du 25 au 29 mai, à l'Espace libre.

LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET LE CENTRE CULTUREL DE JOLIETTE
EN COLLABORATION AVEC LOTO-QUÉBEC
PRÉSENTENT

EN TOURNÉE
ET EN SUPPLÉMENTAIRES AU MONUMENT-NATIONAL

BELLES
THÉÂTRE
MUSICAL SŒURS

Billets
en vente

Au Monument-National du 17 au 26 mars 2011

Dès maintenant : Joliette • Montréal • Laval • Brossard • Gatineau • Québec

Bientôt : Terrebonne • Saint-Jérôme • Trois-Rivières • Saint-Hyacinthe • Sherbrooke • Granby • Drummondville

« UN CHEF-D'ŒUVRE MULTIPLIÉ PAR DEUX. » La Presse

« ON NE PEUT S'EMPÊCHER DE CRIER AU GÉNIE. » Voir

« UN GRAND SHOW POPULAIRE, UN IRRÉSISTIBLE PARTY. » Le Devoir

« UNE RÉUSSITE TOTALE, INTÉGRALE, ABSOLUE. » Six dans la cité, Radio-Canada

« UN DES PLUS BEAUX SPECTACLES QUE J'AI VU À VIE... ! » Rythme FM

D'APRÈS LES BELLES-SŒURS

LIVRET, PAROLES ET MISE EN SCÈNE

MUSIQUE

MICHEL TREMBLAY

RENÉ RICHARD CYR

DANIEL BÉLANGER

AVEC

MAUDE GUÉRIN MARIE-THÉRÈSE FORTIN GUYLAINE TREMBLAY ET 16 AUTRES INTERPRÈTES

THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUICentre
culturel
de JolietteLOTO
QUÉBEC

WWW.BELLES-SŒURS.CA

Espace Libre PRÉSENTE du 25 au 29 mai 2010

UN ATOLL
dans la têteDE Filip Forgeau
CIE DU DÉSORDRE +
THÉÂTRE DU CLOÎTRE
DE BELLAC (FRANCE)Le récit
bouleversant
d'un séjour
en psychiatriePRÉVENTE
2 billets pour 34 \$
SOUS CERTAINES
CONDITIONSBILLETTERIE EN LIGNE espacelibre.qc.ca
514 521-4191 1945 RUE FULLUMespace
LIBRE

AVEC LE SOUTIEN DU CALQ ET DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC

CULTURE

MÉDIAS

Le livre et le journal comme métaphores

L'essayiste franco-américain André Schiffrin montre comment le monde des mots a été chamboulé par l'argent

STÉPHANE BAILLARGEON

Les médias vont mal, en général, mais pour une fois, ce n'est pas la faute des médias. Enfin, pas tout à fait. Les mutations techniques, rendant possibles la dématérialisation, le pillage et la gratuité, expliquent certaines transformations. Seulement, il ne faudrait pas négliger les causes économiques structurelles. Si le journal comme le magazine ou le livre subissent une crise gigantesque, c'est aussi parce que des capitalistes véreux ont récemment demandé à ces secteurs d'activités culturels des rendements irréalistes.

Pendant tout le XIX^e siècle et l'essentiel du XX^e, explique l'éditeur américain André Schiffrin dans son livre *L'Argent et les Mots* (La Fabrique), le bénéfice moyen des maisons d'édition en Europe et aux États-Unis se situait autour de 3 ou 4 % par an. À peu près le taux d'intérêt du dépôt à terme, quoi. Puis, les nobles entreprises ont été rachetées par des conglomérats qui se sont mis à comparer leur rendement aux chaînes de radio et de télé, aux journaux comme aux magazines, pour finalement exiger partout un retour sur l'investissement de 10 %, sinon 15 %, bon an, mal an, avec une croissance proportionnelle du chiffre d'affaires.

La course aux *best-sellers* (ou l'équivalent) à tout prix était enclenchée. Le système inévitable s'est vite effondré, exactement comme le système financier soumis à la même logique de l'appât du gain rapide. En fait, poursuit André Schiffrin, le monde des mots, celui de l'édition en particulier, s'avère particulièrement intéressant parce qu'il constitue un microcosme de nos sociétés et des effets entraînés par les mutations du capitalisme.

«Autrefois, on avait un capitalisme familial, pour ainsi dire artisanal, qui a été remplacé par un capitalisme globalisé qui réclame des profits énormes sans rien fabriquer», résume M. Schiffrin, joint à Paris où il vit une partie de l'année. Dans l'édition américaine, les propriétaires de journaux attendaient jusqu'à 25 ou 26 % par an, ce qui est tout à fait irrationnel. Quand le système a commencé à dérailler, ces propriétaires ont commencé à vendre leurs journaux. Je crois finalement que la formation de conglomérats a été vraiment néfaste pour le monde des mots. Je crois aussi que ce n'est pas une simple question de marché: c'est une complexe question politique. Nos gouvernements ont permis la constitution de monopoles au mépris de leurs propres lois antitrust.»

Des solutions de rechange

L'Argent et les Mots fourmille de données troublantes. Il y avait 33 librairies indépendantes à New York en 1945. Il en reste une trentaine seulement, chaînes comprises. «Voilà un mauvais exemple de ce

qui se passe quand le supposé marché libre marche sans aucun contrôle», dit M. Schiffrin. Dans les villes de taille moyenne, il n'y a plus de librairie ou seulement des succursales des chaînes.»

André Schiffrin aime profondément ce monde en péril. Né en 1935 à Paris, il est le fils de Jacques Schiffrin, fondateur de la célèbre collection de la Pléiade. Sa famille s'est réfugiée à New York en 1940. Lui-même a été à la tête de Pantheon Books jusque dans les années 1980. Il dirige depuis The New Press, une maison indépendante où est notamment publié Noam Chomsky. «J'ai édité des livres du sociologue Pierre Bourdieu», poursuit M. Schiffrin. *Pierre Bourdieu répétait toujours qu'une des forces des néolibéralistes est de persuader tout le monde que leur forme de capitalisme est inévitable, que c'est l'avenir incontournable, la vague du futur. Cette idée occulte la possibilité de faire un choix, un choix moral.*

Sa récente trilogie pointe vers des solutions de rechange. *Le Contrôle de la parole* (2005), *L'Édition sans éditeurs* (1999) et le tout nouveau *L'Argent et les Mots*, qui paraît d'abord en traduction en français, livrent un plaidoyer pour le métier, la culture, les mots, quoi, et les petites formes qui le soutiennent encore: les coopératives, les organismes sans but lucratif, les entreprises à revenus modestes, etc. *The Guardian*, en Grande-Bretagne, et d'autres journaux du monde montrent bien que la qualité peut aller de pair avec l'absence de profits gigantesques.

«Avec les premiers livres, j'ai montré que le mouvement amorcé dans les pays anglo-saxons se pointait en Europe, parfois de manière pire», dit l'essayiste. *Maintenant que la situation est dégradée, je me suis demandé ce qu'on pouvait faire pour sauver les mots bousculés par l'argent. Dans l'édition, la presse écrite ou le cinéma, il y a quelque chose à faire. Partout, il y a des exemples à suivre, des idées à relayer pour aider la presse et l'édition.*

Ni angélique ni catastrophiste, l'éditeur indépendant donne notamment l'exemple de la Norvège. On y compte quatorze quotidiens qui reçoivent tous de petites subventions depuis un siècle, y compris ceux liés à des partis politiques. La presse ne paie pas la taxe de vente (comme les livres ici), ce qui lui permet d'épargner collectivement environ 20 millions de dollars par année.

«Si on commence à penser, comme on dit en anglais, en dehors de la boîte, on peut trouver des solutions de rechange au système actuel», conclut André Schiffrin. *Ce n'est pas un système tout-puissant. Ce n'est pas un système qui a toutes les réponses. Et ce qui est vrai pour l'édition de livres me semble encore plus vrai pour l'édition de journaux.*

Le Devoir

DANSE

L'adieu montréalais de Merce Cunningham

Nearly 90^e lance le bal du Festival TransAmériques

FRÉDÉRIQUE DOYON

On pourra dire: Montréal l'a eue, la fameuse tournée d'adieu du chorégraphe Merce Cunningham, décédé en juillet dernier. Seul point de chute canadien du *Legacy Tour*, qui s'étend jusqu'en décembre 2011, le Festival TransAmériques (FTA) a choisi d'en faire sa soirée d'ouverture.

Au programme, *Nearly 90*, dernière occasion de voir son œuvre vivante, portée par les danseurs qu'il a formés, d'observer ce calme déluge de trajectoires, de lignes pures, d'intersections de corps, où les torsos et les bras semblent animés de forces contraires à celles qui déploient les jambes. Tandis que la musique trace sa propre route...

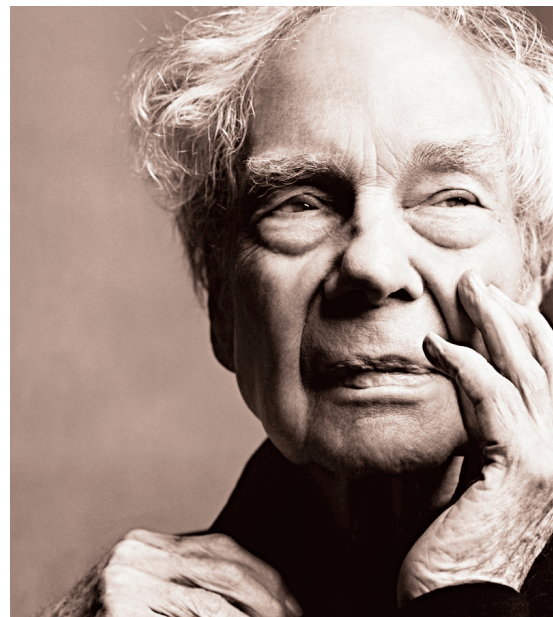
La relation de Merce Cunningham avec Montréal tient à quelques filiations artistiques. José Navas s'en réclame directement. Plus discrètement, Jean-Pierre Perreault a porté son influence. Le chorégraphe américain a d'ailleurs donné un stage au Groupe Nouvelle Aire en 1977, à l'époque où Daniel Léveillé, Ginette Laurin, Édouard Lock et Paul-André Fortier y faisaient leurs classes.

Mais peu de gens savent que le pape de la danse contemporaine avait créé sa première chorégraphie pour la télévision, *Suites de danse*, ici même en 1961, rappelle l'historienne de la danse Michèle Febvre sur le site Internet du FTA. C'est le compositeur Pierre Mercure, également réalisateur à Radio-Canada, qui lui en a fait la commande. Cunningham a aussi créé ici *Aeon* à la Comédie-Canadienne (ex-TNM) sur la musique de John Cage, pour le Festival de musique actuelle de Montréal, dirigé par le même Mercure.

À part

Merce Cunningham — est-il besoin de le répéter? — a révolutionné la danse à plusieurs titres. D'abord, en extrayant toute narration et en dissociant radicalement chorégraphie et musique. Une manière de libérer la danse de tout joug afin qu'elle puisse s'épanouir pleinement. Le fidèle compagnon de John Cage multipliait aussi les croisements artistiques, convoquant les Jasper John et Robert Rauschenberg à la barre de la scénographie et, plus récemment, Sigur Ros et Radiohead à la barre musicale.

Son rapport au temps et aux nouvelles technologies — il a développé le logiciel d'écriture du mou-



MARK SELIGER

Merce Cunningham

vement Lifeform et exploré la vidéo avec Charles Atlas et Elliot Caplan — le range à part de la modernité chorégraphique. Telle qu'amenée entre autres par Martha Graham, pour qui il a d'ailleurs dansé dans les années 1940. On a eu un aperçu de l'histoire de ses audaces au Festival de nouvelle danse de Montréal en 2001 avec *BIPED* (1999), qui utilisait le logiciel, et avec *Summerspace* (1958), dans un décor de Rauschenberg.

Cunningham a créé quelque 200 œuvres pour sa Merce Cunningham Dance Company (MCDC), fondée en 1953. *Nearly 90^e*, présentée dès jeudi, marque le point final de ce riche parcours, puisqu'il s'agit de son ultime création, livrée au public new-yorkais le jour de son 90^e anniversaire, en avril 2009, trois mois avant de mourir.

Que restait-il de toutes ses innovations dans son quotidien d'artiste pendant ses dernières années? «Ce qui l'intéressait le plus jusqu'à la toute fin, c'était de donner plus de complexité au mouvement, de résoudre ce problème», rapporte au *Devoir* Trevor Calson, le directeur général et ancien manager de la compagnie, qui a tissé une amitié forte

VOIR PAGE E 4: ADIEU

Le Théâtre de La Manufacture présente à ESPACE GO

FÉLICITÉ

20 AVR au 2 JUIN 2010

de OLIVIER CHOINIERE
mise en scène SYLVAIN DELANGIER
avec MAXIME DENOMME, MURIEL DUTIL,
ROGER LA RUE et ISABELLE ROY
Assistance à la mise en scène JEAN GAUDREAU
Concepteurs SAMAH BAILEUX, MARTIN LABRECQUE,
LARSSEN LUPPIN, PIERRE-STÉPHANE LOCAS,
SUZANNE TREPANNIER

C'est jouissif... extrêmement drôle...
dérangeant par moments. C'est extrêmement fort. -C'est bien meilleur le matin, SRC

Une pièce drôle et acide. (...) Brillant. Et vraiment, vraiment troublant. -La Presse

Olivier Choinière épingle féroce un mal identitaire (...) que l'on reconnaît bien. Être une star, une héroïne tragique ou rien. -Le Devoir

C'est intelligent et construit de façon serrée. (...) Les quatre comédiens sont convainquants (...) Leur récit les fait exulter. Et nous aussi. -www.radio-canada.ca

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Télé-Québec
LE DEVOIR
LA MANUFACTURE
DIRECTION ARTISTIQUE DE LA LICORNE
Théâtre ESPACE GO
4890 BOUL. ST-JAURENT MTL
BILLETTS: 514 845-4890
ADMISSION.COM 514 790-1245

MAISON THÉÂTRE

SAISON 2010-2011
12 spectacles
pour les jeunes de tous âges

« Magnifique ! Je suis toujours émerveillée et je retrouve à chaque fois mon cœur d'enfant. »
Chrystelle Charpin

Abonnez-vous !

Faites vite,
certaines représentations
sont déjà complètes !

maisontheatre.com
514 288 7211
Berri-UQAM

MAISON THÉÂTRE
POUR LES JEUNES DE TOUS ÂGES

COMMANDITAIRE DE SAISON
BANQUE LAURENTIENNE

Ondinnok présente en coproduction avec Présence autochtone

XAJOJ TUN RABINAL ACHI

LA VERSION CONTEMPORAINE DU GRAND THÉÂTRE DANSÉ CÉRÉMONIEL MAYA

Mise en scène de Yves Sioui Durand
Chorégraphie Patricia Iraola

Du 18 au 27 juin 2010 à 20h

excentris
3536, boul. Saint-Laurent

Billetterie :
514-814-8100

Ondinnok
www.ondinnok.org

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Québec

CULTURE

ADIEU

SUITE DE LA PAGE E 3

de 12 ans avec le chorégraphe. «Il était surtout intéressé par la chorégraphie elle-même.»

Et *Nearly 90* annonce l'apothéose de cette fascination pour l'architecture du geste dans le temps et l'espace. Car on a éliminé, pour les besoins logistiques de la tournée, l'immense soucoupe volante en métal qui servait la scénographie et remplacé la musique de Sonic Youth par une composition en direct de John Paul Jones, ancien bassiste de Led Zeppelin et du designer sonore de la MCDC, Takehisa Kosugi.

«Le son et lumière new-yorkais a cédé la place à une partition d'une richesse inouïe, la plus longue aussi — il l'a travaillée exceptionnellement pendant un an — dans l'œuvre de Cunningham, écrivait *Le Monde* à propos de la pièce en décembre dernier. [...] Son écriture explore, semblant ne jamais se répéter,

ni dans les pas ni dans les trajectoires des treize danseurs.»

Toujours à l'affût, le chorégraphe n'a pas hésité à recourir au Web pour perpétuer son œuvre. Depuis 2009, les *Monday with Merce* offrent des rendez-vous virtuels avec le maître. Des capsules danses, en cours de réalisation, permettront de remonter une cinquantaine de ses œuvres.

«C'était la personne la plus intéressante et l'être humain le plus curieux que j'ai connu, confie M. Carlson, qui a accompagné le chorégraphe dans ces derniers jours. Et il demeurait curieux, même dans son voyage entre la vie et la mort.»

La MCDC fermera ses portes à la conclusion de la tournée, après en avoir transféré les actifs à la Fondation Merce Cunningham et offert des programmes de transition à ses danseurs.

Le Devoir

Scène de *Nearly 90*²

ANNA FINKE

JAZZ

Trente-cinq ans de Barry à L'Astral

SERGE TRUFFAUT

On voit souvent Stephen Barry. On le voit souvent, pour être précis, au New Grifintown Cafe, situé rue Notre-Dame quelque part entre ce vice toponymique qu'est la rue des Seigneurs et la rue Charlevoix. Pour être encore plus précis, on l'entend fréquemment en compagnie du guitariste et chanteur Andrew Cowan. Les deux s'accompagnent depuis 35 ans, soit quatre décennies moins la moitié d'une.

Parfois, le batteur Gordie Adamson se joint à eux avec une paire de balais, pas ceux de la poussière mais bien ceux qui permettent de ponctuer sur une peau tendue les airs de blues anciens et de nouvelles ballades. Afin de ne pas noyer la finesse, les chapelets de subtilités que Cowan déploie sur sa six-cordes, Adamson bat la mesure sur un papier journal posé sur un tabouret. Gordie est avec Barry et Cowan depuis trente-cinq ans moins une interruption d'un an ou deux.

D'autres fois, le saxophoniste Jody Golick se joint à eux. Lui est avec eux depuis une douzaine d'années. Toujours est-il que, lorsque Jody est là, il ajoute de la joie aux joies déployées par les autres. Parce que Jody a la qualité essentielle, la qualité première qu'on attend d'un souffleur: il a un SON. Il a le son tendance gros et grands souffleurs, celui de Ben Webster, de Buddy Tate et de Frank Wess, avec ici et là un soupçon de Lester Young. Dit autrement, son son est une contradiction du sec, du tout technique si dominant aujourd'hui.



SYLVAIN LALANDE

Le Stephen Barry Band fête ses 35 ans d'existence, ce soir.

Ce soir, à L'Astral, le meilleur groupe de blues jazzé au country avec humour, car ils ont un sacré sens de l'humour, le meilleur groupe au pays, donc, va fêter ses 35 ans avec des invités. Leur identité respective? Le guitariste Jordan Officer, qui a gagné en maturité musicale lors de son séjour au sein du Barry Band, la chanteuse Susie Arioli, le chanteur et guitariste Gilles Sioui, le violoniste Joel Zifkin et le guitariste, chanteur et compositeur... Jorn Reisner.

On a inséré les points de suspension devant son prénom de Néerlandais parce que Reisner était membre du groupe dès le début. Lui, Barry et Cowan se sont connus sur les bancs des facultés scientifiques de l'Université McGill. Ils se destinaient à être chimistes ou biologistes et ont fini dans le blues. Le vrai, le gros, l'authentique, parce qu'ils

ont appris et peaufiné leur art auprès des précurseurs d'un certain genre. Lequel? Celui de la sincérité, de l'intégrité.

Qualité totale absolue

Depuis qu'on les connaît, soit 35 ans, jamais on ne les a vus concéder à l'air du temps. Toujours ils ont creusé le sillon du couple sincérité-intégrité. L'ennui avec Barry, c'est qu'il ne le dira pas. Lorsqu'on lui cause, il élude souvent les questions en évoquant sa passion pour les planures qu'il fabrique de ses mains ou en mentionnant le titre du livre qu'il est en train de lire. Car il est un lecteur avide.

Actuellement, il relit *Alice au pays des merveilles*, histoire de voir si des lunes plus tard son plaisir est aussi intense tout en vous mentionnant le vrai nom de Carroll, son activité de professeur en matières scientifiques et

la genèse du livre. Et alors? L'histoire d'Alice est née lors d'une promenade dominicale sur une rivière anglaise après que la fille de ses amis lui eut demandé de lui raconter un conte. C'est du Barry tout craché.

Là, on doit confesser être plongé dans un conflit d'intérêts sans bénéfice financier. Hélas! De quoi s'agit-il? Il y a une dizaine d'années, devant la porte du Barfly où il s'est produit des centaines de fois, il a nommé le signataire couillon de ces lignes à la fonction suivante: vice-président du fan club du Barry Band. Et alors? La charge est aussi lourde qu'une migraine allemande. C'est dire.

A preuve, lorsqu'on lui a dit il y a quelques semaines qu'il fallait jouer au jeu du journaliste qui questionne Barry, amateur de l'œuvre de George Bernard Shaw, a rétorqué ceci: «Pourquoi poser des questions dont tu connais les réponses?» Parce qu'il le faut, six-bols!

Certains l'ont peut-être oublié, mais pas nous, nanananère: dans les années 70, Barry, Cowan, Adamson, Michael Jerome Brown et l'harmoniste Martin Boodman ont accompagné longuement, au Rising Sun dit le Soleil levant et ailleurs, Big Mama Thornton, le grand pianiste Johnny Big Moose Walker, le guitariste Hubert Sumlin, héros d'Eric Clapton et de quelques autres, Pinetop Perkins, ex-pianiste de Muddy Waters, Buddy Guy et son frère Phil, ainsi que le pianiste Captain Van Walls, qui fut le pianiste à résidence d'Atlantic Records dans les années 50. C'est de l'affiche, ça. C'est du pedigree de qualité non pas totale, mais absolue. C'est du curriculum à faire des jaloux.

Puis? Ils ont enregistré plusieurs albums. Mais en nombre si insuffisant que c'en est rageant. Et pas à peu près. Parce que... parce que se lasser de les écouter est une impossibilité aussi objective que subjective. Parce qu'entre la voix de Barry, la voix charpentée sur le modèle de la singularité, de sa personnalité, le jeu tout en nuances de Cowan, le son long de Golick et les ponctuations juste à temps d'Adamson, on est en présence d'un groupe d'individus qui ont ceci de plus en plus rare: ils n'ont jamais cherché à être autre chose que des musiciens passionnés par les musiques des simples quotidiens. Bon anniversaire!

Le Devoir

À L'ASTRAL,
Samedi 22 mai, 20h
Rens. 514 288-8882

DÈS JEUDI

FTA

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES
27 MAI AU 12 JUIN — MONTRÉAL

SPECTACLE D'OUVERTURE

« Une partition d'une richesse inouïe...
des postures et des déséquilibres incroyables »
— *Le Monde*

NEARLY 90²
MERCE CUNNINGHAM > NEW YORK
Place des Arts - Théâtre Maisonneuve > 27, 28 mai

Coup d'envoi théâtral du Festival :
Shakespeare comme vous ne l'avez jamais vu !

TRAGÉDIES ROMAINES
WILLIAM SHAKESPEARE
+ IVO VAN HOVE > AMSTERDAM
Monument-National > 28, 29, 30 mai

ONDE DE CHOC
GINETTE LAURIN > MONTRÉAL
Usine C > 28, 29, 30 mai

Création mondiale
d'O Vertigo

« Une figure de proue de la danse
contemporaine canadienne »
— *The Globe and Mail*

PORTRAIT
D.A. HOSKINS > TORONTO
Espace Libre > 31 mai, 1^{er}, 2 juin

DERNIERS JOURS POUR ÉCONOMISER DE 15% À 40% !
Forfaits en vente jusqu'au lundi 24 mai à minuit

Billets à l'unité à partir de 21 \$
(Plusieurs représentations déjà complètes !)

LE POULS DE LA CRÉATION CONTEMPORAINE INTERNATIONALE

514 844-3822
1-866-984-3822
fta.qc.ca +VIDÉOS +PHOTOS



THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

DEUX SALLES RÉNOVÉES
TRAGÉDIE, ALLÉGORIE, COMÉDIE,
DOCUMENTAIRE, MULTIMÉDIA ET PLUS ENCORE...
Du théâtre pour tous les goûts, pour toutes les bourses.
INFORMEZ-VOUS. ABONNEZ-VOUS !

UN THÉÂTRE À DÉCOUVRIR

SAISON 2010-2011 WWW.DENISE-PELLETIER.QC.CA
514 253-8974

4 45

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le violon, de 14 à 28 ans

Cette semaine débute le Concours musical international de Montréal (CMIM). L'édition 2010, consacrée au violon, se déroulera du 25 mai au 4 juin.

CHRISTOPHE HUSS

Yossif Ivanov et Jinjoo Cho, les deux précédents vainqueurs violonistes (2003 et 2006) de ce concours international, consacré alternativement au chant, au piano et au violon, illustrent bien la difficulté pour un concours musical de trouver la perle rare qui alliera technique et musicalité et sera à même, ensuite, d'intéresser le milieu musical.

Ivanov a confirmé sa victoire, acquise à l'âge de 16 ans à Montréal, par une deuxième place au Concours Reine Elisabeth de Bruxelles et un début de carrière prometteur. Cho n'a guère fait parler d'elle depuis, même si elle était extrêmement affûtée dans le concerto de Chostakovitch qu'elle avait choisi en finale.

Le danger du jeunisme

Le défi de trouver le musicien qui, en faisant parler de lui, contribuera à l'aura du concours est la clé de l'aura d'une telle compétition. En 2010, pour dénicher un tel lauréat, le CMIM ratisse large, à en juger par les écarts extrêmes de l'âge des concurrents: le Coréen In Mo Yang a 14 ans; l'Allemand Korbinian Altenberger en a le double. Que peut espérer, en fait de carrière, un violoniste de 28 ans qui n'a pas encore percé?

Jacques Marquis, directeur des Jeunesses musicales du Canada, refuse d'entrer dans une course au jeunisme: «Oui, c'est un jeune pianiste de 15 ans qui a gagné le fameux concours de piano Hamamatsu au Japon. Il y a aussi le phénomène Jan Lisiecki, 15 ans, au Canada. Mais je n'oublie pas que dans deux ans ils auront leurs boutons et qu'on ne sait même pas s'ils vont encore jouer du piano dans quatre ans!»

Comment ces adolescents, lancés dans une carrière précoce, vont-ils évoluer? Le destin peu enviable du Grec Dimitris Sgouros — jeune surdoué qui jouait Rachmaninov à 15 ans avec les plus grands orchestres, qui fit dire à Arthur Rubinstein: «Merci, mon Dieu, de m'avoir laissé assez vivre pour entendre ce prodige!» et dont on n'entendait plus parler dix ans après — hante les mémoires. «Et plus ils sont jeunes, moins on peut le prévoir!», résume Jacques Marquis.

Le directeur du concours se sent donc légitimé d'espérer, à l'opposé, qu'un violoniste de 28 ans puisse avoir à dire quelque chose qu'il n'aurait pu exprimer plus tôt: «Je veux l'entendre le plus large possible au départ. Parce qu'au bout du compte, ce que nous vendons,



André Bourbeau, président du conseil d'administration du Concours musical international de Montréal (CMIM), Joseph Rouleau, président des Jeunesses musicales du Canada, et Jacques Marquis, directeur général du CMIM

c'est un lauréat capable de jouer. C'est sur cela que nous juge l'Orchestre symphonique de Winnipeg, qui engage le lauréat. Je ne vends pas un potentiel; je vends quelqu'un qui joue. Un jeune de 28 ans qui apporte son savoir et son supplément de maturité dans le Concerto pour violon de Beethoven m'intéresse donc aussi!»

Hors programmes

Les lauréats et les institutions qui les engagent sont les meilleurs porte-parole d'un concours sans vraie concurrence au Canada et qui fait rayonner le nom de Montréal, mais qui peine à glaner du soutien hors du Québec. «À vue de nez, les 200 000 \$ qui nous manquent, c'est l'absence totale de soutien fédéral. Si nous étions soutenus au niveau fédéral, autant que par le Québec, nous pourrions vraiment travailler le développement», nous avait déclaré Jacques Marquis il y a un an. Rien n'a bougé depuis, même si James Moore est venu écouter une chanteuse canadienne lors du concours 2009: les concours ne rentrent tout simplement pas dans l'un des programmes du Conseil des arts ou de Patrimoine Canada.

Le CMIM ne manque pourtant pas de sex appeal sur la scène internationale. Le programme d'accompagnement de ses lauréats, *Shaping a marketable artist image*, consacré meilleure idée novatrice par l'assemblée des grands concours internationaux, octroie 20 000 \$ au lauréat pour aider à son développement de carrière, et ce, «sur mesure, en fonction de son âge et de ce dont il a besoin».

La ferveur

La grande nouveauté de l'édition 2010 est l'offensive

marketing des Jeunesses musicales afin de ratisser un public plus large. «L'an passé, lors de Chant 2009, nous avons eu un grand millésime et peu de monde dans nos salles. Il faut changer cela», synthétise Jacques Marquis, qui fait état de sa «conviction profonde qu'un concours est une facette de la musique classique très cool pour un grand public». Il résume ainsi sa définition de cool, version classique: «Le public a envie que le jeune qui se présente réussisse. Il se développe donc un attachement, un lien émotif que l'auditeur ne ressent pas lorsqu'il va entendre Gil Shaham ou Vadim Repin avec un orchestre symphonique à la Place des Arts. Dans un concours il y a une intensité liée au désir de bien faire. C'est cela qu'il faut vendre: cette ferveur.»

Une animation va de pair avec la compétition. Aux abords de la salle Pierre-Mercure, à la place Pasteur (rue Saint-Denis, entre Sainte-Catherine et De Maisonneuve) et en collaboration avec l'UQAM, on trouvera, du 25 au 29 mai, un atelier musical, pour les enfants de trois à six ans, sur la fabrication des instruments. Le CMIM offre aussi la possibilité pour tout un chacun de suivre gratuitement son premier cours de violon. «L'objectif est que pendant dix jours la ville soit vio-

lon. Il nous faut emprunter le côté festivalier qui fait le succès du Festival de jazz ou des FrancoFolies», se prend à espérer Jacques Marquis.

Un jam de violon sera même organisé pour tous les violonistes amateurs, les soirs à 17h30, en présence d'un animateur. «Et cela ne sera pas forcément classique; il va y avoir du rigaudon aussi.»

L'édition 2010 se signale enfin par un retour en force de Radio-Canada, notamment par sa plateforme Internet au service d'une diffusion internationale des épreuves, en direct et en différé. Jeunesse oblige, le CMIM investira les réseaux sociaux, Facebook, Twitter, et alimentera son site Internet avec des capsules spéciales.

Résultat de l'opération dans deux semaines.

Le Devoir

VIOLON 2010

Quart de finale du 25 au 27 mai à 13h et à 19h, à la salle Pierre-Mercure. Demi-finale le 26 mai à 19h, le 27 mai à 13h et à 19h, à la salle Pierre-Mercure. Finale les 1^{er} et 2^e juin à 19h30 au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts avec l'Orchestre métropolitain dirigé par Jean-Philippe Tremblay. Passeports et forfaits: 514 845-4108, poste 0. www.concoursmontrreal.ca
Diffusion Internet: www.radio-canada.ca/musique

MUSIQUE

Espace guitare

L'Abitibi-Témiscamingue accueille son 6^e Festival des guitares du monde

YVES BERNARD

Sous le signe de l'éclectisme, le Festival des guitares du monde en Abitibi-Témiscamingue propose sa sixième édition, du 22 au 30 mai, à Rouyn-Noranda surtout, mais également à Ville-Marie, Val-d'Or, La Sarre et Amos. Si Plume Latraverse, Stanley Jordan, Pat Martino, Tommy Emmanuel, Buffy Sainte-Marie, Pepe Romero et le Rosenberg Trio en constituent les têtes d'affiche, l'événement laisse également une large place à des créateurs moins connus, comme le Small World Project, Marianne Aya Omac, Denis Chang et Sultans of Swing. D'autres artistes qui, comme Randy Bachman et Lina Boyd, ont fait leur chemin à travers l'histoire sont également invités. En tout: 28 concerts offerts par 107 musiciens originaires de 18 pays.

Saveurs particulières

Le festival est marqué par la fierté et l'enthousiasme d'une organisation presque entièrement bénévole, de même que par le travail acharné du directeur artistique, Alain Vézina, un véritable verbomoteur qui en raconte la trajectoire avec passion: «Au début, nous voulions organiser deux concerts différents avec le guitariste Rémi Boucher. Il n'en a fait qu'un, mais il a lui-même invité plusieurs autres groupes. On a eu à peine cinq semaines pour organiser l'événement et près de 3000 personnes ont assisté à six concerts en quatre jours. Devant une telle réponse, nous avons récidivé. L'événement a grandi rapidement, de telle sorte que, cette année, nous attendons plus de 23 000 personnes.»

Plusieurs y sont passés: Al Di Meola, Jeff Healy et une tonne d'autres. Si Vézina doit composer avec les lois du marché, il ne veut pas s'y limiter. «Des artistes comme Paco de Lucía ou Carlos Santana pourraient venir. C'est une question de disponibilité. Il n'est pas exclu que, l'an prochain, on propose un ou deux concerts dans un aréna pouvant contenir 4000 personnes», explique-t-il.

Au fil du temps, la programmation a fait découvrir des saveurs particulières: musique classique, rythmes du monde et pop la première année; accents plus jazz et blues l'année suivante; équilibre entre toutes ces tendances depuis lors. Quelles sont les couleurs de cette année? «Trois des artistes sont acclamés par la revue

Downbeat», répond Vézina. «Stanley Jordan fera des numéros solos avec guitare et piano en même temps. Pat Martino sera accompagné par Tony Monaco à la B3 et Jason Brown à la batterie. Quant à l'Australien Tommy Emmanuel, voilà trois ans qu'on travaille pour le faire venir.»

A cela s'ajoute la participation de plusieurs artistes du Canada. Parmi eux, Randy Bachman, Monsieur American Woman, qui livrera son histoire du rock'n'roll, Buffy Sainte-Marie qui chantera ses classiques et les pièces de son plus récent album, *Running for the Drums*, Dan Hill à la guitare et au piano, le duo féminin de folk pop Dala et The Good Lovelies, autre groupe de femmes qui vient de remporter le Juno pour le meilleur album folk de l'année.

Quoi d'autre? Le virtuose du *fingerstyle* Andy McKee, le trio Pavlo, Rik Emmett et Oscar Lopez, le Britannique Laurence Juber, les *bluesmen* Julian Fauth et Garrett Mason, neuf jours de programmation gratuite extérieure avec entre autres Mara Tremblay, Stephen Faulkner, Jorge Martinez, Papagroove, Benjamin Woods, Bardefou et Saltarello, un atelier de guitare avec Los Romanos, une classe de maître et des activités imprévisibles au coin du feu. Un véritable espace guitare.

Collaborateur du Devoir

6^e FESTIVAL DES GUITARES DU MONDE

À Rouyn-Noranda, Ville-Marie, Val-d'Or, La Sarre et Amos, du 22 au 30 mai.
Renseignements: 819 797-8288, 1 877 997-8288



SOURCE FESTIVAL DES GUITARES DU MONDE
Buffie Sainte-Marie

DAVE ST-PIERRE + SARAH-EVE GRANT

1308752
Sex: MALE Age: 36
D.O.B.:
08/14/2009
09:43:56
CVP:A2/2
G:N In:A3

9 représentations =
20, 21, 22, 25 au 29 mai 2010 à 19h30
30 mai à 16h
Soirée bénéfice le 23 mai \ 100\$

JEFF TANGENTE
LABORATOIRE DE MOUVEMENTS CONTEMPORAINS

Billetterie = 514.525.1500
Réseau Admission = 514.790.1245
840, rue Chénier, Montréal
(métro Sherbrooke)
www.tangente.qc.ca

DANSE
DANSE
SAISON
2010-11

THE NATIONAL BALLET OF CANADA
BALLET NATIONAL
DU CANADA

PROGRAMME DOUBLE
24 PRELUDE BY CHOPIN • Marie Chouinard
EMERGENCE • Crystal Pite
15 • 16 octobre 2010 • Salle Wilfrid-Pelletier

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DANSE.DANSE.NET

ÉCONOMISEZ JUSQU'À 30 %
ABONNEZ-VOUS TÔT
OBTENEZ LES MEILLEURES PLACES ET FAITES DES ÉCONOMIES !
BILLETS À PRIX RÉGULIER AUSSI DISPONIBLES 514.842.2112

SANKAI JUKU JAPON • BJM DANSE MONTRÉAL • WAYNE MCGREGOR / RANDOM DANCE ROYAUME-UNI
• GALLOTTA / GAINSBURG / BASHUNG FRANCE • COMPAGNIE MARIE CHOUINARD



DE VISU

De la non-productivité

MLADEN STILINOVIC.
UN ARTISTE
QUI N'INVENTE RIEN

Vox centre de l'image
contemporaine
1211, boulevard Saint-Laurent,
Montréal. Jusqu'au 12 juin 2010

MARIE-ÈVE CHARRON

E mblématique de la pratique de Mladen Stilinovic, l'œuvre intitulée *L'Artiste au travail*, réalisée en 1978. La séquence photographique en noir et blanc montre l'artiste de Zagreb dans son lit, enfoui sous les draps. Il répond à l'idée reçue à cette époque selon laquelle les artistes sont paresseux. Cette paresse, précisément, est pour Stilinovic au fondement de l'art et reste encore aujourd'hui le privilège possible des artistes de l'Est, même après l'effondrement du communisme. À l'Ouest, affirme-t-il dans un texte de 1993 intitulé *L'Éloge de la paresse*, les artistes sont toujours très occupés. Ils seraient ainsi non plus des artistes, mais des producteurs ou des promoteurs de leurs œuvres.

Il y a sûrement un fond de vérité dans cette affirmation, qui ne manque pas non plus d'humour. La série d'images est tirée de l'un des nombreux livres d'artiste réalisés par Stilinovic depuis 1972 et qui ont intéressé Ariana Daoust, commissaire de l'exposition en cours chez Vox. Une sélection de ces livres d'artiste, certains de leur contenu déployé dans l'espace et une installation de slogans sur des supports de fortune composent cette exposition à saveur conceptuelle, qui vaut à l'artiste une rare présentation en Amérique du Nord.

Né à Belgrade en 1947, Mladen Stilinovic vit à Zagreb depuis les années 1960. C'est là qu'il a amorcé sa pratique dans les années 1970, participant notamment au Group of Six Artists dont les «expositions-actions» prenaient l'espace urbain comme théâtre d'interventions. Dans sa pratique personnelle, l'artiste a aussi mené un travail conceptuel privilégiant les processus au détriment de l'objet fini. De là la modestie des matériaux mobilisés par l'artiste dans ses travaux, les images trouvées et le caractère rafistolé des œuvres bidimensionnelles. En 2007, signe d'une reconnaissance toujours vive et d'une pertinence renouvelée de son travail, il exposait à la Documenta de Kassel. Dans les conteneurs à la base de son



Vue d'installation, atelier de l'artiste, Ljudevita Ppsavskog 9, Zagreb, 2004, de Mladen Stilinovic

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE

installation s'accumulaient une myriade d'objets du quotidien et des tableautins reprenant l'iconographie des avant-gardes russes. L'artiste avait construit une sorte d'entrepôt de symboles et d'allusions visuelles à des idéologies, tout en mimant avec dérision le cube blanc muséal.

Livres d'artiste

À voir l'enfilade de supports qui occupent les murs de la première salle chez Vox, on pourrait penser que l'artiste déploie beaucoup d'effort dans son travail. Il a recouvert de blanc les définitions de tous les mots d'un dictionnaire dont chaque page est montrée dans l'exposition. Sur les passages désormais illisibles est inscrit à la main le mot «pain». La répétition contraignante à laquelle s'est soumis l'artiste relève moins d'une prouesse technique que de la démon-

stration d'une occupation routinière foncièrement improdutive. L'artiste ruine le langage et ses usages conventionnés pour lui substituer une manifestation expressive.

Ce projet est aussi tiré d'un livre d'artiste, corpus majeur dans la pratique de Stilinovic, dont on peut jauger l'ampleur dans la seconde salle, qui se présente comme un cabinet de lecture. Sur la table, près de quarante livres attendent les lecteurs qui découvriront des publications manifestement modestes, faites d'interventions minimales de l'artiste qui écrit parfois un seul mot, qu'il se contente ensuite de différencier par des marques blanches. Il détourne ainsi des expressions, reconnaît et nie à la fois la portée de la présentation matérielle dans la construction du sens et l'emploi du langage.

L'art de Stilinovic est d'emblée posé ici comme un jeu sur le langage. Il comporte aussi une réflexion sur la productivité et la propriété en art. Sur le mur d'une autre salle,

l'exposition présente une sous-traction de zéros inscrite sobriement sur du papier. L'artiste, sous forme de récit mathématique, parle d'un art qui part de rien et qui fait fi du rendement. En même temps, il pourrait évoquer par l'absurde l'omniprésence des calculs dans notre manière d'appréhender le monde. Il en est ainsi de notre usage du temps, que l'artiste d'ailleurs préfère occuper par la paresse, qui a notamment pour vertu l'indifférence et l'inactivité.

En préconisant une telle attitude, Stilinovic s'attaque explicitement aux valeurs de l'argent, du temps et du travail, valeurs définies différemment par les régimes socialistes et capitalistes. Cette distinction héritée d'une autre époque, l'artiste semble la tenir pour encore effective. A tout le moins, il continue d'en rappeler l'existence. L'installation qui clôture l'exposition ne fait d'ailleurs pas l'économie de références au contexte social dont l'artiste est issu et pour lequel l'idéologie politique of-

ficielle infiltrait tous les aspects du quotidien. Entre l'affiche et la bannière, les surfaces donnent à lire des slogans inscrits sans méthode qui réaffirment la posture paradoxale de l'artiste face au travail. «Le travail ne peut pas exister», «Je travaille sur cette œuvre depuis le 11 juin 1976», «Valeur matérielle du travail», nous permet de lire la traduction sur le cartel.

Cette exposition, tout en s'inscrivant brillamment dans le créneau de l'art conceptuel diffusé par Vox au cours de ses dernières programmations, offre un aperçu éloquent d'une pratique encore peu connue de ce côté-ci de l'Atlantique. Il faut saluer la perspicacité d'Ariane Daoust d'avoir lancé le projet de faire venir cette production à Montréal. L'idée a d'ailleurs après fait mouche. La minuscule galerie e-flux, de la rue Essex à New York, a inauguré la se-

maine dernière une exposition consacrée à Mladen Stilinovic. Elle présente grosso modo la même sélection de livres d'artiste, les installations en moins.

Ces installations sont du reste habilement jouées dans l'espace chez Vox, qui, pour l'occasion, a fait peau nue. L'éclairage au néon hautement juché dans le plafond, la blancheur crue des murs et les maintes égratignures sur le carrelage du plancher seyant à la pratique de Stilinovic, qui cherche à révéler le contexte et les conditions de présentation de l'art, sans illusions. C'est aussi une sympathique façon pour Vox de tirer sa révérence. C'est la dernière exposition en ces lieux pour le centre d'artistes, qui déménagera ses pénates dans l'édifice 2-22. Réouverture prévue en avril 2011.

Collaboratrice du Devoir

GALERIE WALTER KLINKHOFF

AU SERVICE DES COLLECTIONNEURS DEPUIS PLUS DE 50 ANS

1200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3A 1H6 | 514.288.7306
www.klinkhoff.com

Si vous songez à vendre
des œuvres d'art d'importance,
nous vous invitons à nous consulter, en toute confidentialité,
à info@klinkhoff.com

Marcel CHAREST



Exposition
25 mai au 12 juin
2010

Vernissage
mercredi
26 mai 2010
(17h-19h)

GALERIE GORA • 279 Sherbrooke Ouest, suite #205
Montréal • (514) 879.9694 • Métro Place-des-arts (sortie Bleury)
art@gallerygora.com • www.gallerygora.com

CHICAGO - CHICAGO

du 5 au 9 août

Date limite d'inscription : 27 mai

UN VOYAGE AU SAGUENAY

du 27 au 30 août

Prix spécial jusqu'au 27 mai

MOULIN À IMAGES

16-17 juillet à Québec

2 places seulement!

CARNET DE VOYAGES

au pays d'Ozias Leduc

13 juin à MONT-SAINT-HILAIRE

Au temps de la Reine Victoria

19 juin au Musée à Québec



www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont



Artist at Work (détail), 1978, épreuve à la gélatine argentique, de Mladen Stilinovic

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE

Black Fire André Fournelle

Jusqu'au 6 juin 2009

L'artiste sera présent samedi le 22 mai et dimanche le 23 mai à 14h

galeriericdevlin

3550, rue Saint-Jacques Ouest
(coin Rose-de-Lima, deux rues à l'ouest d'Atwater)
Métro Lionel-Groulx | 514 885-4238

Heures d'ouverture : Jeudi au dimanche de 12 h à 17 h

CULTURE

EXPOSITIONS

Cités de demain, cités d'aujourd'hui

Entre le futurisme des maquettes de Stéphane Gilot et l'activisme musical des Sylvia Winkler et Stephan Köperl, l'utopie et la vérité se confondent allègrement

LA CITÉ PERFORMATIVE

Stéphane Gilot et Urbang, Sylvia Winkler + Stephan Köperl
Optica, un centre d'art contemporain, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, www.optica.ca.

JÉRÔME DELGADO

À la galerie SBC, on montre un Bagdad inventé de toutes pièces, mais fidèle à la réalité. Chez Pierre-François Ouellette, c'est devant un Québec des plus réalistes qu'on se retrouve, et pourtant il y a quelque chose qui cloche, qui sonne impossible. Et, au centre Optica, on dénonce, sous des airs pop-rock, les projets urbains qui rasant des quartiers entiers, avec la prétention d'avoir des idées de grandeur. Ici, pas de fiction.

Il y a dans l'art actuel, comme le prouvent certains des travaux exposés ces jours-ci au Belgo, un fort penchant pour interroger la ville, comme lieu des fantasmes les plus éhontés. Que ce soit à des fins de stratégie militaire, de consommation touristique ou de supposé progrès, l'architecture et la planification urbaine semblent être un dangereux terrain de jeu.

Au milieu de tous ces projets (*Pourquoi photogénique?*, d'Emanuel Licha, *L'Envers du décor*, d'Isabelle Hayeur, et *Urbang*, du duo allemand Sylvia Winkler + Stephan Köperl), ou comme condensé de tous ces doutes et interrogations, se situe la pratique de Stéphane Gilot. Et c'est aussi à Optica qu'il expose.

À cheval entre la fiction et la réalité, entre la science-fiction et le présent, les œuvres de Gilot dessinent des lieux ambigus, reconnaissables en partie, souvent oniriques. L'installation qui occupe la grande salle du centre d'artistes, au 5^e étage du Belgo, sorte de maquette d'une ville imaginaire avec ses différents modules et ses nombreux détails et recoins, n'en démontre pas. *La Cité performative*, titre de l'œuvre et de l'expo qui inclut aussi trois dessins, rassemble tous les ingrédients de son art.

Un fond de réalisme

En fait, Gilot, en cette seule œuvre, s'offre une sorte de rétrospective, de bilan. La cité



Une des maquettes de Stéphane Gilot

performative se compose de fragments de ses projets antérieurs, qu'il a recyclés, repensés, réintroduits dans un nouveau contexte. Sculpture, vidéo, performance, dessin, on y trouve des traces de tout ce à quoi touche l'artiste. Et les fragments des *Plans d'évasion* (série d'installations réalisées depuis 2001) s'y côtoient comme des solutions disparates de langages architecturaux, comme diverses expérimentations du corps dans un espace, ou des tentatives éparses de fuir la réalité.

Dans cette modélisation d'une ville (du futur?), Stéphane Gilot jongle, comme toujours, avec des sensations contraires. Autant il y a un plaisir, une expérience proche du jeu, à observer ses petites constructions, autant on y éprouve un malaise, une sorte de phobie.

Avec ses tours de Babel et de surveillance, ses bâtiments à la fois beaux et froids (constat limpide de l'architecture moderniste), ouverts (grandes parois translucides), mais cloisonnés, Gilot dresse un portrait pas très loin de la réalité de nos cités. L'humain y paie de sa liberté.

Les vidéos-performances introduisent des moments de folie (comme ce maître attaché en laisse à son chien, et non l'inverse) et ce sont elles qui introduisent le rythme du parcours du visiteur. Mais ce monde lilliputien imaginé doit aussi se découvrir dans ces multiples détails, du miniraïl qui bouge sans se déplacer au miroir qui livre le reflet d'une station de métro — du moins, en apparence.

Si ce quartier vous déplaît, créez-en d'autres, l'intitulé qui chapeaute les trois dessins

sur le mur rappelle à quel point Stéphane Gilot est un

habile dessinateur. Un architecte par défaut, faut-il croire.

Dans ce triptyque sur papier aussi fantastique que les modules et maquettes, les quartiers imaginés ont de multiples apparences, du parc d'amusements à la *gated city*. Dans tous les cas, il y a, dans ces impossibles lieux, un fond de réalisme.

Quelque part, le travail des Allemands Winkler et Köperl offre une réponse au futurisme de Stéphane Gilot. En Chine ou ici, à Montréal (à Griffintown, pour être précis), le duo d'artistes activistes s'est inspiré de cas réels pour dénoncer la soif du développement urbain à tout prix. Leurs vidéos mêlent documentaire sociologique et visite touristique à coups de chansons pop ou rock — ils travestissent les paroles d'airs connus.

La présentation d'*Urbang* mime, avec ses parois et ses petits espaces clos, l'espace qu'une ville peut prendre. Et l'expérience en solitaire à laquelle ils nous convient, casques d'écoute aidant, pointe l'engagement, le rôle qui incombe à chaque individu. Dans ces cités, qu'on y soit surveillé et campé dans des actions bien précises, comme chez Gilot, on finit toujours par se trouver face à un choix. Soit on agit et on reste passif, ou au mieux on achète les condos de luxe en fermant les yeux, soit on agit et on tente de changer la donne.

Belles utopies, mais rien ne sert de ne pas y croire.

Collaborateur du Devoir

AIRFRANCE / présente

El Duende Flamenco

LE MEILLEUR DE L'ESPAGNE!

Ne manquez pas la nouvelle série des stars de la révolution du Flamenco

DORANTES
EN TRIO AVEC DEUX DANSEURS ET CHANTEUR
25 et 26 juin • 20h

CHANO DOMINGUEZ
EN TRIO AVEC CHANTEUR ET DANSEUR
27 et 28 juin • 20h

DIEGO « EL CIGALA »
29 et 30 juin • 20h

JUAN CARMONA
QUINTET AVEC CHANTEUR ET DANSEUR
2 et 3 juillet • 20h

Théâtre du Nouveau Monde

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Billets
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
514 790-1111 • ticketpro.ca

Bel

Canadien

Montreal

Québec

MONTRÉALJAZZFEST.COM

InfoBel

CONSERVATOIRE
de musique et d'art dramatique du Québec

L'ENVOLEE SYMPHONIQUE 2010

Quand la musique rencontre la poésie

95 MUSICIENS
sous la direction de Raffi Armenian

20 COMÉDIENS
mis en scène par Suzanne Lantagné

et les artistes lyriques invités
Marc Hervieux
ET Annamaria Popescu

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

CONSERVATOIRE.GOUV.QC.CA

27 MAI À L'ÉGLISE SAINT-JEAN BAPTISTE À MONTRÉAL 28 MAI AU PALAIS MONTCALM À QUÉBEC

MERCRI À GROUPE S.M. INTERNATIONAL, GRIS, CANAL SAVOIR, HEENAN BLANKE, AIR GREEBEC, MINES AURIZON, CHÂTEAU LAURIER, HÔTEL L'ESCALE, CLÉROUX GABOURY ÉMOND CA, PALAIS MONTCALM, SOCIÉTÉ DU 75^e DE VAL-D'OR, VILLE DE VAL-D'OR

CULTURE

Facétieux pastiche

MACGRUBER

Réalisation: Jorma Taccone. Scénario: Will Forte, John Solomon. Avec Will Forte, Kristen Wiig, Ryan Phillippe, Val Kilmer, Maya Rudolph. Photo: Brandon Trost. Montage: Jamie Gross. Musique: Matthew Compton. États-Unis, 2010, 90 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Vers 1985, MacGyver épatait l'Amérique chaque semaine, et la sauvait à la même fréquence, dans la série télé du même nom. Cet agent secret se distinguait par son inépuisable capacité à se «bizouner» des gadgets avec les objets les plus banals. Une sorte de James Bond, mais adepte de l'*in situ* et arborant une coiffe, disons, datée (court sur le dessus, long sur la nuque, voyez?). Vingt ans plus tard, l'humoriste Will Forte, de l'émission *Saturday Night Live* (SNL), a conçu le personnage de MacGruber comme un calque parodique de MacGyver. Immensément populaire depuis, surtout après son passage au Super Bowl de 2009, MacGruber fait le saut au grand écran.

Le problème que rencontrent souvent les adaptations issues de SNL est un manque de matière brute à exploiter, c'est-à-dire que, passé le stade où les caractéristiques comiques du personnage à succès sont mises en place, le film tourne à vide. *A Night at the Roxbury* et *Superstar* en sont deux exemples. Toutefois, certaines exceptions surviennent et les amateurs de ce genre de choses ont parfois droit à un *Blues Brothers* ou à un *Wayne's World*.

MacGruber tombe dans cet-

te catégorie avec son ton burlesque soutenu, ses rappels, au niveau de la réalisation, des aspects les plus ringards de l'esthétique 1980 et, surtout, sa mise en boîte de tout ce qui fait que plusieurs films d'action de ces années-là peuvent aujourd'hui être appréciés comme de délicieuses, quoique involontaires, comédies satiriques. Patriotisme exacerbé, racisme latent, homophobie tellement marquée que génératrice d'homoérotisme: autant de cartes que brasse, abat puis rébrasse MacGruber dans ce facétieux pastiche.

Remarquez, l'intrigue s'avère au mieux accessoire: reclus dans un monastère depuis la mort de sa femme le jour de leurs noces, MacGruber, un agent des services secrets, accepte de reprendre du service après que son ennemi juré, Dieter Von Cunth, s'est emparé d'un missile nucléaire. Flanqué d'une ancienne coéquipière devenue auteure-compositrice-interprète de pop bonbon et d'un jeune officier coincé, MacGruber est fin prêt à sauver Washington. S'il ne détruit pas lui-même la capitale auparavant, bien sûr.

L'exercice, car c'est surtout de cela qu'il s'agit, fonctionne avant tout parce que la distribution maintient un équilibre entre le cabotinage réjouissant des uns (Will Forte et Val Kilmer) et un jeu plus sobre, et d'autant plus drôle pour cela, des autres (Kristen Wiig et Ryan Phillippe). Ce n'est jamais subtil, ou si peu, ça ne vole pas haut, c'est même très vulgaire. Et on y rit beaucoup.

Collaborateur du Devoir



Michael Caine dans *Harry Brown*, de Daniel Barber

SOURCE SÉVILLE

Un autre Harry

Harry Brown transcende le genre mais doit l'essentiel de son intérêt à Michael Caine

HARRY BROWN

Réalisation: Daniel Barber. Scénario: Gary Young. Avec Michael Caine, Emily Mortimer, David Bradley, Liam Cunningham, Iain Glen. Photo: Martin Ruhe. Montage: Joe Walker. Musique: Ruth Barrett, Martin Phipps. Grande-Bretagne, 2009, 103 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dire de Michael Caine qu'il est un grand acteur, même un très grand, relève de l'euphémisme. Après plus d'un demi-siècle d'une carrière qui, forcément, connut quelques bas mais des hauts ô combien mémorables, Sir Michael a atteint le statut d'intouchable, qu'il mérite amplement. On se réjouit de voir qu'il tourne encore autant, surtout que la légende veut que, vers 1995, après avoir tourné simultanément deux nouvelles aventures de l'icône espion Harry Palmer, le célèbre acteur avait décidé de prendre sa re-

traite sans autre forme d'annonce. C'est son ami Jack Nicholson qui l'aurait convaincu de revenir au jeu pour un petit film noir, *Blood and Wine*, où Caine vola la vedette en gangster asthmatique. Depuis, il participe en moyenne à trois films par année. *Harry Brown* est le seul qu'il a choisi de tourner en 2009.

La bande-annonce laissait craindre le pire: sur fond de «ma cité va craquer», un retraité écœuré par la violence décide de purger son quartier du gang qui y fait la loi. *Death Wish* commandité par Geritol, genre. Or, comme c'est généralement le cas avec les bandes-annonces, celle-ci a d'abord été conçue pour appâter un très large public, le marché le plus lucratif demeurant celui de l'adolescent et du jeune adulte mâles.

L'ironie, c'est que, même sans chercher à vendre un thriller haletant, ce que *Harry Brown* n'est qu'à moitié, et pas

la meilleure, ce public-là risque fort d'y trouver son compte de par la formule toujours populaire du justicier citoyen, de par l'aspect banlieue chaude aussi. Ainsi, ce petit film assez bien fichu possède suffisamment d'attraits pour intriguer spectateur du dimanche et cinéphile aguerri.

Car le premier long métrage de Daniel Barber transcende à certains égards le concept américain qu'il a transplanté en sol anglais. Le souci de réalisme dans la peinture sociale que manifeste le jeune cinéaste non seulement est appréciable, mais il rehausse d'un cran la tenue de l'ensemble. Certes, on ne parle pas de *La Haine*, mais le personnage dans un vrai complexe locatif délabré confère un indéniable air de vérité au film. L'intrigue fait d'ailleurs pas mal de kilométrage là-dessus, certains développements apparaissant tantôt commodes, tantôt invraisemblables. Mais, là encore, on n'y pense qu'après-coup, Barber parvenant à distraire notre logique au moyen d'une mise en scène précise qui sait se faire expressive ou discrète selon la teneur dramatique de chaque situation. A cet égard, réalisation, photo et

montage opèrent si bien qu'on regrette l'apport musical intrusif. L'utilisation du seul motif associé à la colère sourde de Harry, très Philip Glass, aurait insufflé une plus grande force d'évocation à l'œuvre.

Harry Brown, film et personnage, doit toutefois l'essentiel de son intérêt à Michael Caine. Que d'émotions dans ces yeux aux paupières à présent tombantes; que de nuances dans chaque ride dont l'acteur use comme autant d'atouts. Après l'avoir vu jouer quantité d'espions, de voleurs et de tueurs, et pas des moindres, l'accepter en ancien officier de la marine royale se pose en évidence. Son âge? Le film ne comporte aucune scène de combat et les scènes d'action reposent sur la ruse du protagoniste, son expérience et sa connaissance des armes à feu. Ici, le meurtre est de surcroît plus salissant que spectaculaire. Ajoutez une atmosphère crado d'authentique décrépitude urbaine en toile de fond et vous trouverez en *Harry Brown* un divertissement moins manichéen que ce à quoi le genre nous a habitués.

Collaborateur du Devoir



Will Forte dans le rôle de MacGruber

SOURCE ALLIANCE

Le Chœur de Laval en concert
 Directeur musical : Julien Proulx
 CHŒUR DE LAVAL

Le Chœur de Laval termine une saison bien remplie en présentant un concert allemand à son public : *Le chant du destin*

**Johannes Brahms :
 Le chant du destin**
Félix Mendelssohn : Psaume 42
Anton Bruckner : Messe No. 3
 Extraits : Kyrie, Gloria
Soliste : Julie Daoust
 Chœur de 80 voix
 Orchestre symphonique de Laval

Jeudi le 27 mai 2010 — 20h00
 Église Sainte-Rose-de-Lima, 219, boul. Sainte-Rose, Laval

Billets : 30 \$ régulier - 25 \$ aimé(e) - 20 \$ étudiant(e)
 Réservations : 514 255-6863 ou 450 622-3023
 WWW.CHOEURDELAVAL.CA

Mélodrame et sentiments

VIVA VOCE
 Peter Schubert Directeur artistique

Des joyaux musicaux de l'époque victorienne:
 MacFarren, Gould, Pinsuti, Sullivan, Cusson, Willan, Ives

Le 5 juin 2010 à 19 h 30
 Salle Tanna Schulich
 555, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
 Billets à l'unité : 30\$ / 25\$ / 10\$

Billets : 514-398-4547
 Info : 514-489-3739
 www.vivavoce-montreal.com

LE DEVOIR

www.festivalmontreal.org

15^e ÉDITION

20 h

FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTREAL
 DENIS BROTT : DIRECTEUR ARTISTIQUE

SAMEDI 22
NATALIE CHOQUETTE
TOUR DU MONDE

MARDI 25
RACHEL BARTON PINE
HOMMAGE À CHOPIN ET À BARBER

MERCREDI 26
L'ART DU QUATUOR
QUATUOR À CORDES AFIARA

LE DEVOIR

DU 6 AU 29 MAI 2010
 EGLISE ST. JAMES / ST. JAMES CHURCH • 463 SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTREAL

BILLETTERIE **laplacedesarts.com**
 514 842 2112 / 1 866 842 2112
 INFO : 514 489 7444

FESTIVALMONTREAL@VIDEOTRON.CA • WWW.FESTIVALMONTREAL.ORG

LE CHŒUR DE L'ART NEUF
 www.artneuf.com

GESTES CRÉATEURS

UN CONCERT-ÉVÉNEMENT
 XX^e ANNIVERSAIRE

35 MUSICIENS / 1 SOLISTE / 80 CHORISTES
 SOUS LA DIRECTION DE PIERRE BARRETTE

samedi 29 MAI 20 h | **dimanche 30 MAI 14 h**

RÉCIPIENDAIRE DE LA BOURSE 2010

La Fondation Liette-Luxner
 Pour l'avancement de la musique chorale

514 518-1668

Église Saint-Pierre-Apôtre
 1201, rue de la Visitation
 (angle boul. René-Lévesque Est, métro Beaudry)

CINÉMA



Festival de Cannes

Une sorte de bilan de santé mondial...

MARTIN BILODEAU
Le Devoir à Cannes

Mort, solitude, suicide, mi-sère, maladie, l'heure est grave, comme en fait foi l'inquiétant bilan de santé mondiale dévoilé à Cannes au cours des dix derniers jours.

Dans ce contexte de morosité, forgé en compétition à coups de films nécessaires (*Un homme qui crie*, du Tchad), misérabilistes (*Biutiful*, d'Álexandre González Iñárritu) ou verrouillés de l'intérieur (*Mon bonheur*, de l'Ukraine), il ne faut pas s'étonner que *Les Amours imaginaires*, film-plaisir de Xavier Dolan, ou encore le très ensoleillé *Tamara Drewe*, de Stephen Frears, fassent bande à part encore plus que Godard.

Sombres lumières

Malgré un climat lourd et un arrière-plan social peu invitant, *Octobre*, des jeunes frères péruviens Daniel et Diego Vega, laisse heureusement passer la lumière. Ce superbe premier long métrage campé à Lima nous introduit dans l'univers placide et sans amour d'un usurier de quartier dont la vie ordonnée est mise sens dessus dessous après qu'un poupon, fruit présumé d'une escale dans une maison close, eut été abandonné chez lui par un livreur anonyme. L'économie de mots, le scénario subtil, la photographie expressive, l'interprétation nuancée de personnages complexes, en font un parfait candidat pour la Caméra d'or, qui sera décernée aujourd'hui.

Le thème du suicide chez les adolescents, traité à l'oblique dans le superbe *Poésie* du Sud-Coréen Lee Chang-dong (en compétition), est pour sa part au centre de *Cha-*

troom, du Japonais Hideo Nakata (*Ringu - The Ring*), projeté dans la section Un certain regard. Un jeune déséquilibré au charme ravageur (Aaron Johnson) forme, par l'entremise d'une tribune Internet, un petit groupe d'admirateurs sur qui il exerce une influence perverse les poussant à commettre le geste fatal. Le scénario n'est pas toujours au point, faute de profondeur et d'une pensée qui transcende les effets de mode et de style. L'originalité du film tient plutôt à l'illustration métaphorique (une chambre d'hôtel, des chaises, des individus posés dessus) du rapport virtuel entre les jeunes en clavardage. Une trouvaille simple et ingénieuse, qui donne son impulsion au film.

R U There?, du Néerlandais David Verbeek, navigue dans les mêmes eaux. Un jeune champion de jeux vidéo, de passage à Taipei pour participer à une compétition internationale, traverse une sorte de crise existentielle qui lui fait perdre sa concentration et sa forme physique après avoir été témoin d'un accident violent dans la rue. Insolite et encrypté, le film solennel et longuet détaille son voyage au bout de lui-même, facilité par une jeune prostituée dont le sentiment amoureux qu'elle lui inspire est décuplé lorsque leurs avatars se rencontrent dans le monde virtuel.

Du virtuel on passe au spirituel avec l'excellent *Un poison violent*, projeté à la Quinzaine des réalisateurs, qui vient de valoir à son auteure Katell Quilévéré le prix Jean Vigo récompensant la meilleure première œuvre française pour la dernière année. Entre une mère dépressive et bigote (*Lio*) et un grand-père grabataire et un brin pervers (Michel Galabru),



Chatroom, du Japonais Hideo Nakata

SOURCE FESTIVAL DE CANNES

une adolescente à la veille de faire sa confirmation se heurte à la présence de Dieu. Dans la continuité de Bruno Dumont (on pense ici à *Hadewijch*), mais avec une sensibilité plus expressive et plus charnelle, Quilévéré signe une œuvre d'équilibre, à l'écriture forte, qui risque de s'affirmer davantage dans le futur.

Une cinéaste à suivre, donc, tout comme le Sud-Africain Oliver Schmitz, documentariste réputé, qui signe avec *Life Above All* un long métrage de fiction centré sur une adolescente du township qui tient sa famille à bout de bras malgré le sida qui a emporté son père et emportera bientôt sa mère. Manifeste pas toujours subtil et parfois pleurnichard contre les préjugés raciaux, les superstitions religieuses et l'ignorance sous toutes ses formes, *Life Above All*, tiré du roman *Les Secrets de Chandra* du Canadien Alla Stratton, rejoint par ses thèmes le très étonnant *Los Labios*.

Celui-ci est campé à la pointe sud d'un autre continent, dans un coin reculé de l'Argentine, où trois travailleuses humanitaires de Buenos Aires vont porter secours médical et

psycho-social à des populations mal nourries et en difficulté. Ce film d'intervention d'Ivan Fund et Santiago Loza rappelle à plusieurs égards *Les*

Bureaux de Dieu de Claire Simon, à la différence qu'ici la caméra intrusive, en gros plans captés par une caméra à l'épaule, cherche à établir de

force un contact avec le spectateur, provoquant souvent l'effet contraire.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FESTIVAL DE CANNES

R U There?, du Néerlandais David Verbeek



SOURCE FESTIVAL DE CANNES

Octobre, des frères péruviens Daniel et Diego Vega

Quand la passion vous tient en vie



KARINE ARLT

Louis-Do de Lencquesaing dans *Le Père de mes enfants*

LE PÈRE DE MES ENFANTS

Scénario et réalisation: Marion Hansen-Løve. Avec Louis-Do de Lencquesaing, Chiara Caselli, Clémence de Lencquesaing, Eric Elmosninos, Dominique Frot, Sandrine Dumas, Alice Gautier, Manelle Driss. Photo: Pascal Auffray. Montage: Marion Monnier. France, Allemagne, 2009, 110 min.

FRANÇOIS LÈVESQUE

On peut prêter plusieurs sens au titre *Le Père de mes enfants*, deuxième long métrage de Marion Hansen-Løve. Grégoire Canvel, l'homme en question, a en effet engendré une progéniture nombreuse, et pas qu'avec sa femme. Or le film épouse relativement peu le regard de cette dernière. Les enfants en question sont peut-être davantage, au sens figuré, ces films que Grégoire, producteur en fin de parcours, a soutenus, nourris, financés jusqu'à la ruine.

Cette piste de lecture, fût-elle éclairée ou à côté, permet d'aborder l'œuvre de la jeune cinéaste comme un état des lieux du cinéma d'auteur en France, de la question de sa

subsistance à celle de sa pérennité, à une époque où la notion de «catalogue» n'est plus considérée que par une poignée de nostalgiques.

Les cinéphiles apprécieront cette incursion sans fard ni paillette dans le quotidien d'un producteur de films voués à n'être vus d'à peu près personne. Pourquoi continuer, alors? Pour la voix, le point de vue, la signature. Pour l'Art, en fait; pour la Beauté, car, sans celle-ci, le monde de Grégoire, ou plutôt celui qu'il a choisi d'habiter, serait dénué de sens. Or, à présent, l'esthète est soumis aux mêmes lois du marché que le commerçant; affres du financement, pression des bailleurs de fonds. Peu importe jusqu'à quelle profondeur il s'enfouit la tête dans le sable.

Car c'est bien là qu'il s'est réfugié: dans un déni qui le pousse à continuer, à accepter des projets alors que sa société coule à pic. En contrepoint de la succession de déconvenues financières et de la banqueroute qui guette, les trois filles de Grégoire sont croquées dans des scènes d'un bonheur familial tout simple. Les cadettes jouent, rient; leur aînée vit ses premiers émois amoureux et

peaufine sa cinéphilie, comme quoi le maigre héritage de Grégoire comptera au moins cette transmission-là.

Le recours à une distribution d'acteurs chevronnés mais peu connus ajoute à l'aura de réalisme qui se dégage de l'œuvre. Dans le rôle de Grégoire, Louis-Do de Lencquesaing (libraire dans *Caché*) porte le film avec aisance et rend avec beaucoup de justesse un état dépressif de prime abord asymptotique. Chacun apporte une touche d'humanisme à sa composition, y compris Dominique Frot, qu'on est heureux de retrouver vingt-sept ans après *Mortelle randonnée*.

Sans complaisance ni faux-fuyant, Marion Hansen-Løve a brossé le portrait limpide, souvent lumineux, d'un être dont la part d'ombre grandissante nous échappe un long moment avant que l'évidence ne frappe. A cet égard, heureux soient ceux qui n'ont pas visionné la bande-an-

nonce. Et si vous comptez voir *Le Père de mes enfants*, tâchez de ne pas y être exposé.

Collaborateur du Devoir

NOMINATION AUX OSCARS®
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

31^e CINÉMA DE MONTPELLIER 2009

MEILLEUR FILM ISRAËLIEN DE L'ANNÉE 5 OPUS 2009

★ ★ ★ ★

« UN FILM D'EXCEPTION ! »

— Marc-Antoine Lussier, LA PRESSE

AJAMI
عجمي نجادوي

un film de Scandar Copti et Yaron Shani

metropole

13 ANS

À L'AFFICHE !

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

www.cinemaduparc.com

consultez notre site internet

2^e SEMAINE DU FILM TURC DE MONTRÉAL

EL SECRETO DE SUS OJOS (avec STA)

PLEASE GIVE • THE RED SHOES

GAINSBURG • LA NANA (avec STA)

Métro Place des arts | CINÉMA DU PARC

Autobus 60 / 129 | 3575 Du Parc 514-281-1900

STATIONNEMENT 3 HEURES, 2\$

CINÉMA



SOURCE PARAMOUNT

Shrek Forever After affiche sans complexes les meilleurs ingrédients de sa recette. Mais les réserves d'épices, et de sauces un peu salées, semblent franchement épuisées.

Une retraite bien méritée

SHREK FOREVER AFTER (V.F.: SHREK 4 - IL ÉTAIT UNE FIN)

Réalisation: Mike Mitchell. Scénario: Josh Klausner, Darren Lemke, d'après le livre de William Steig. Avec les voix (version anglaise) d'Eddie Murphy, Mike Myers, Cameron Diaz, Antonio Banderas. Montage: Nick Fletcher. Musique: Harry Gregson-Williams. États-Unis, 2010, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

Faut-il verser une larme devant les adieux d'un des plus beaux bestioires du cinéma d'animation hollywoodien? Un excès de sentimentalisme n'a rien d'irréprochable, mais derrière les mouchoirs se cachent sûrement quelques sourires de soulagement. Shrek et ses semblables, verts ou pas, ont fait plusieurs fois le tour de leur jardin enchanté, une virée qui, d'un film à l'autre, perdait de sa joyeuse impertinence.

Des promesses, que ce chant du cygne? En déployant l'artillerie lourde, celle du 3D, les artisans de *Shrek* semblent avouer leur épuisement créatif, joliment masqué par la griffe assurée de Mike Mitchell (*Deuce Bigalow: Male Gigolo*) et une commodité narrative (un retour dans un passé hypothétique où les personnages ont d'eux-mêmes une conception fort déferente) bien exploitée par les scénaristes Josh Klausner et Darren Lemke. Mais de là à se taper sur les cuisses pendant 93 minutes...

D'ailleurs, Shrek (Mike Myers) n'a pas le cœur à rire. Comme bien des jeunes papas qui n'osent pas l'avouer, l'ogre traverse une véritable dépression, incapable de s'émerveiller devant son bonheur familial et conjugal auprès de Fiona (Cameron Diaz) et de leurs trois pouspons. Après un spectaculai-



SOURCE PARAMOUNT

Dans *Shrek Forever After*, l'ogre vert signe un pacte faustien avec le perfide magicien Rumpelstiltskin afin de retrouver sa vie d'avant les couches et les biberons.

re moment d'exaspération, le perfide magicien Rumpelstiltskin (Walt Dohrn), proche parent du Gollum du *Seigneur des anneaux*, lui propose de retrouver sa vie d'avant les couches et les biberons. Ce pacte faustien provoque la chute du royaume et l'état d'esclavage pour ceux qui autrefois étaient ses amis. D'ailleurs, de l'âne verbomoteur (Eddie Murphy) au chat cavalier (Antonio Banderas) et surtout Fiona, devenue la Jeanne d'Arc de ce monde sans pitié, personne ne reconnaît le vieux copain des uns et le tendre époux de l'autre. Devant une armada de sorcières et autres périls dignes du *Magicien d'Oz*, Shrek devra reconquérir sa vie d'autrefois, et l'amour de sa vie.

L'année quasi collective qui frappe cette animalerie animée lui permet de se réinventer, du moins partiellement, question de ne pas brusquer le plaisir des re-

trouvailles, essentiel pour la réussite commerciale de ce cinéma un peu pantouflard. Car au fond, que serait l'univers de *Shrek* sans les yeux doux de Puss in Boots ou les imprudences du petit Gingerbread Man?

Au-delà des artifices et des péripéties, de la dextérité vocale des acteurs (dont plusieurs sont négligés, comme Jane Lynch) aux multiples références populaires (comment ne pas crouler de rire devant l'utilisation ironique d'une célèbre chanson du groupe The Car-

penters?), *Shrek Forever After* affiche sans complexes les meilleurs ingrédients de sa recette. Mais les réserves d'épices, et de sauces un peu salées, semblent franchement épuisées. De 2001 à aujourd'hui, l'ogre Shrek aura fait plus que sa part pour nous aider à traverser avec le sourire cette décennie de névroses, de conservatisme étroit et de paranoïa. Personne ne lui contestera une retraite bien méritée.

Collaborateur du Devoir

« MARIE-JOSÉE CROZE EST MAGNIFIQUE ET PLUS BELLE QUE JAMAIS ! »
- SOPHIE DUROCHER, JOURNAL DE MONTREAL

★★★★★
- LE PARISIEN

MARC LAVOIE
MARIE-JOSÉE CROZE
JAMES THIÉRRÉE

Liberté
UN FILM DE TONY GATLIF

AVEC LA PARTICIPATION DE RUFUS ET CARLO BRANDT

WWW.LIBERTELEFILM.COM

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA Beaubien
2306, Beaubien E. 721-6080

GAGNANT AUX OSCARS
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★ (THE QUARTER)
★★★★★ (THE GAZETTE)

« UN POLAR DIABLEMENT EFFICACE!
RACÉ ET ÉLÉGANTE. »
- François Lévesque, LE DEVOIR

★★★★★
« UN OSCAR BIEN GAGNÉ! INTENSE ET INTELLIGENT
AVEC UN TWIST FINAL REMARQUABLE! »
- Jean-Baptiste Barraud, ICI

« UNE ŒUVRE EXEMPLAIRE! »
- Martin Gagné, LECINEMA.CA

DANS SES YEUX
THE SECRET IN THEIR EYES

UN FILM DE JUAN JOSÉ CAMPANELLA

WWW.SONYCLASSICS.COM
SONY PICTURES CLASSICS
WWW.THESECRETINTHEIREYESMOVIE.COM

13 ANS
PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

Puzzle pseudo-psychédélique

LESLIE, MY NAME IS EVIL

Réalisation et scénario: Reginald Harkema. Avec Kristen Hager, Gregory Smith, Ryan Robbins, Peter Keleghan. Image: Jonathon Cliff. Montage: Kathy Weinkauff. Musique: Paul Kehayas. Canada, 2009, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le tueur en série Charles Manson a beau être sous les verrous depuis quelques décennies, il exerce toujours une certaine fascination chez ceux qui veulent comprendre les tourments de l'âme humaine et la psyché de la société américaine. Le cinéaste canadien Reginald Harkema fait partie de ce clan, mais il ne verse pas dans la biographie exhaustive avec *Leslie, My Name Is Evil*, même si bien des détails conduisent tous vers la piste de ce gourou sanguinaire, ce hippie démoniaque des années 1960.

Présent à l'écran mais rarement à l'avant-plan, «Charlie» (Ryan Robbins, impertinent) n'est en somme qu'une marionnette colorée de ce tableau d'époque réunissant deux figures emblématiques de cette décennie: le jeune conservateur banlieusard et catholique encore imprégné des années 1950 et la jeune fille en fleur vivant d'amour, d'eau fraîche et de LSD. Faut-il préciser que ces deux-là, Perry (excellent Gregory Smith) et Leslie (Kristen Hager, le maillon très faible de la distribution), n'étaient pas nécessairement destinés à se rencontrer?

Ils seront pourtant réunis dans l'enceinte d'un tribunal, Perry à titre de membre du jury et Leslie au banc des accusés parmi les amazones de Charlie, les mains couvertes du sang de ceux dont l'existence rangée leur donnait de l'urticaire... Comment s'est produit ce curieux face-à-face? Reginald Harkema propose un long détour familial, opposant la rigidité du petit monde de Perry (du type *Papa à raison*... même à propos de la guerre du Vietnam) à celui de Leslie, dont le divorce de ses

parents et un avortement imposé par sa mère la poussent dans les bras du premier beau parleur à cheveux longs. Ce choc des cultures constitue la part la plus amusante de ce film, dont la pauvreté des moyens est compensée par une abondance d'images d'archives pour évoquer la fièvre contestataire des campus ou les ravages de la guerre.

Cette collision donnera lieu à un amour naissant, pour ne pas dire impossible, entre le premier de classe et la *bad girl*, liaison à distance et très particulière perturbée par la fiancée de Perry dont la ferveur catholique ferait baver d'envie bien des cardinaux. Ce n'est d'ailleurs qu'un des aspects incongrus de ce puzzle pseudo-psychédélique, qui ne cherche pas à masquer l'impossibilité de recréer la Californie en Ontario (les couchers de soleil frôlent les séances de diapositives...), mais virevolte d'un personnage à l'autre, tous demeurant au strict niveau de la caricature.

Comme chacun le sait, cette parenthèse tumultueuse du XX^e siècle n'échappe pas aux clichés, et ceux-ci sont nombreux dans *Leslie, My Name Is Evil*. Le cinéaste sait parfois leur injecter une bonne dose d'ironie — les dernières images du film renvoient dos à dos l'hypocrisie chrétienne et une certaine bêtise hippie —, mais ce n'est guère suffisant pour nous éblouir, et encore moins nous choquer.

Collaborateur du Devoir



SOURCE SÉVILLE

Kristen Hager dans *Leslie, My Name Is Evil*

★★★★★
(par *Le Monde*)

«Lumineux et bouleversant, l'un des plus beaux films français de l'année.»
Le Point

«Mia Hansen-Løve touche une corde sensible en nous.»
Brazil

«Subtil et bouleversant. (...) Tragique et lumineux.»
La Croix

LE PÈRE DE MES ENFANTS
UN FILM DE MIA HANSEN-LØVE

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD

CHIARA CASELLI LOUIS-DO DE LENCQUESAING

ALICE DE LENCQUESAING - ALICE GAUTIER - MANELLE DRISS - ERIC ELMOSHINO - SANDRINE DUMAS - DOMINIQUE FROT

arte MCM FF+ metropole

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA Beaubien
2306, Beaubien E. 721-6080

MAISON DU CINÉMA
SHERBROOKE
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com